


3

ŒUVRES

DE

Leconte de Lisle

11



BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
LYON

A 3009

OEUVRES

DE

Leconte de Lisle

POÈMES TRAGIQUES

Édition revue et augmentée



PARIS

4521

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXVI

Tout s'éveille, l'air frais vibre de chants et d'ailes,
L'étalon syrien se cabre en hennissant,
Et du haut des toits plats les cigognes fidèles
Regardent le soleil jaillir d'un bond puissant.

Au-dessus des mûriers et des verts sycomores,
Au rebord dentelé des minarets, voilà
Les Mouadzyn criant en syllabes sonores :
A la prière ! à la prière ! Allah ! Allah !

Aniers et chameliers amènent par les rues
Onagres et chameaux chargés de fardeaux lourds ;
Les appels, les rumeurs confusément accrues
Circulent à travers bazars et carrefours.

Juifs avec l'écritoire aux reins et les balances,
Marchands d'ambre, de fruits, d'étoffes et de fleurs.
Cavaliers du désert armés de hautes lances
Qui courent çà et là parmi les chiens hurleurs ;

Batteurs de tambourins, joueurs de flûtes aigres,
Émyrs et mendiants, et captifs étrangers,
Et femmes en litière aux épaules des nègres,
Dardant leurs yeux aigus sous leurs voiles légers.

La multitude va, vient, s'agite et se mêle
Par flots bariolés entre les longs murs blancs,
Comme une mer mouvante et murmurant comme elle,
Tandis que le jour monte aux cieus étincelants.

Et la chaude lumière inonde la nuée,
La cendre du soleil nage dans l'air épais ;
L'oiseau dort sous la feuille à peine remuée,
Et toute rumeur cesse, et midi brûle en paix.

C'est l'heure où le Khalyfe, avant la molle sieste,
Au sortir du harem embaumé de jasmin,
Entend et juge, tue ou pardonne d'un geste,
Ayant l'honneur, la vie et la mort dans sa main.

Voici. Le Dyouán s'ouvre. De place en place,
Chaque verset du Livre, aux parois incrusté,
En lettres de cristal et d'argent s'entrelace
Du sol jusqu'à la voûte et sans fin répété.

Sous le manteau de laine et la cotte de mailles
Et le cimier d'où sort le fer d'épieu carré,
Les Émyrs d'Orient dressent leurs hautes tailles
Autour de Soulymán, l'Ommyade sacré.

Les Imáns de la Mekke, immobiles et gravés,
Sont là, l'écharpe verte enroulée au front ras,
Et les chefs de tribus chasseresses d'esclaves
Dont le soleil d'Égypte a corrodé les bras.

Au fond, vêtus d'acier, debout contre les portés,
De noirs Éthiopiens semblent, silencieux,
Des spectres de guerriers dont les âmes sont môtés.
Sauf qu'un éclair rapide illumine leurs yeux.

L'un foudroyé, croulé du plus haut de ses rêves,
L'autre en un rire amer faisant luire ses dents.
Comme le double éclair qui jaillit de deux glaives,
Ils échangent leur haine avec des yeux ardents.

Or, feignant par mépris de méconnaître l'homme,
Soulymán dit : — Quel est cet esclave, ô Hadjeb ?
Qu'a-t-il fait ? — C'est un traître, ô Khalyfe ! il se nomme
Mouça-ben-Noçayr, l'Ouali du Mahgreb.

Non content d'opprimer l'Afrique et de soumettre
A son joug usurpé les Émyrs, ses égaux,
Sans attendre ton ordre et ton signal, ô Maître,
Il a passé la mer et combattu les Goths.

Pareil au noir vautour qui rôde à grands coups d'aile,
Il s'est gorgé du sang, de la chair et de l'or
Du Chrétien idolâtre et du Juif infidèle,
Volant ainsi ton bien et pillant ton trésor.

Il a voulu, rompant l'unité de l'Empire,
Ivre d'orgueil, d'envie et de rapacité,
En haine de Celui par qui l'Islam respire,
Séparer l'Orient du Couchant révolté.

Oubliant qu'il n'était qu'une impure poussière
Qu'un souffle de ta bouche emporte en tourbillons.
Il a rêvé d'enfler sa fortune grossière
Jusqu'au faite sublime où nous te contemplons.

Mais, pour le vil chacal qui vient mordre et déchire
Le vieux lion sanglant au bord de son tombeau,
Le souille de sa bave, et, devant qu'il expire,
Le dévore dans l'ombre et lambeau par lambeau ;

Pour le lâche, qu'il soit Émyr, Hadjeb, Khalyfe,
Qui blémit de la gloire éclatante d'autrui,
Yblis le Lapidé le prendra dans sa griffe
Et crachera d'horreur et de dégoût sur lui.

Qu'ai-je à dire, sinon rien ? Car ma tâche est faite.
J'ai vécu de longs jours et je meurs, c'est la loi.
Mon sang, ma vie, Allah, les Anges, le Prophète,
Plus haut que le tonnerre ont répondu pour moi. —

— Traître ! n'atteste pas le saint Nom que tu souilles,
Dit Soulymán. Réponds, confesse ton forfait.
Les vingt couronnes d'or des Goths et les dépouilles
Des royales cités, voleur ! qu'en as-tu fait ?

Plus d'insolent silence ou de ruse subtile !
Les Émyrs d'Occident t'accusent de concert.
Rends ces trésors pour prix de ta vie inutile
Et va cacher ta honte aux sables du désert. —

— Fais plutôt rendre gorge à ce troupeau d'esclaves
Qu'engraisse la rançon des peuples et des rois,
Dit Mouça. J'ai parlé. Les sages et les braves,
O Khalyfe ! apprends-le, ne parlent pas deux fois. —

Tout pâle, Soulymán, se lève de son siège :
— Liez, tête et pieds nus, ce traître, et le traînez
Sur un âne, à rebours, et qu'il ait pour cortège
La fange et les cailloux et les cris forcenés !

Qu'un ennuque le tienne au cou par une corde ;
Que dans sa chair, saignant de l'épaule à l'orteil,
A chaque carrefour le fouet qui siffle morde,
Et tranchez-lui la tête au coucher du soleil !

Allez, et sachez tous qu'il n'est point de refuge
Devant mon infallible et sévère équité. —
— Soit ! dit Mouça. L'arrêt, par Allah ! vaut le juge.
Khalyfe ! songe à moi dans ton éternité. —

A travers la huée et les coups, par la ville,
Sur un âne poussif bon pour d'abjects fardeaux,
Le vieux guerrier, vêtu de quelque loque vile,
Impassible, s'en va, les poings liés au dos.

La multitude hurle et le poursuit. Les pierres
Volent, heurtant sa face et meurtrissant ses bras.
Le fouet coupe ses reins saignants. Mais ses paupières
Sont closes. Il ne voit, n'entend rien, ne sent pas.

Son âme s'en retourne aux splendides années
Qui semblaient ne jamais décroître ni s'enfuir,
Où, méditant déjà ses hautes destinées,
Il quittait l'Yémen et sa tente de cuir ;

C'est l'heure de la mort. Le supplice est au terme.
Voici le carrefour funèbre et le pavé.
Un sombre Éthiopien dégaine d'un poing ferme
Le sabre grêle et long tant de fois éprouvé.

La foule, alors, dont l'œil multiple se dilate,
Voit se transfigurer l'homme aux membres sanglants.
Ses haillons sont d'azur, d'argent et d'écarlate ;
La cote d'acier clair luit et sonne à ses flancs.

Il n'est plus garrotté sur le morne squelette
Qu'un eunuque abruti traîne par le licou,
Et qui geint de fatigue, et qui butte, et halète,
Et tend son maigre col d'un air sinistre et fou.

Eunuque, Éthiopien, âne poussif et gauche,
Tout s'efface. Lui seul surgit, l'épée en main.
Sa barbe et ses cheveux rayonnent. Il chevauche
La Créature auguste aux lèvres de carmin,

Aux serres d'aigle, avec dix blanches paires d'ailes,
Al-Borak, dont la croupe est comme un bloc vermeil,
Et qui, telle qu'un paon constellé de prunelles,
Élargit la splendeur de sa queue au soleil.

Agitant ses crins d'or, la céleste Cavale,
Dans la sérénité de l'air silencieux,
D'une odeur ineffable embaume l'intervalle
Qu'elle a franchi d'un bond en s'envolant aux cieux.

Elle plane, elle va, majestueuse et fière.
De ses beaux yeux de vierge et du divin poitrail
Sortent d'éblouissants effluves de lumière
Dont ruisselle sa plume ouverte en éventail.

Tous deux, loin des rumeurs confuses de la terre,
En un magique essor, irrésistible et sûr,
Montent. Leur gloire emplit l'espace solitaire ;
Ils touchent aux confins suprêmes de l'azur.

Comme une torche immense ardemment secouée,
Le Couchant fait jaillir jusqu'à l'Orient noir
Le sombre et magnifique éclat de la nuée,
Et Mouça disparaît dans la pourpre du soir.





Dans le ciel clair

DANS le ciel clair rayé par l'hirondelle alerte,
Le matin qui fleurit comme un divin rosier
Parfume la feuillée étincelante et verte
Où les nids amoureux, palpitants, l'aile ouverte,
A la cime des bois chantent à plein gosier
Le matin qui fleurit comme un divin rosier
Dans le ciel clair rayé par l'hirondelle alerte.

En grêles notes d'or, sur les graviers polis,
Les eaux vives, filtrant et pleuvant goutte à goutte,
Caressent du baiser de leur léger roulis
La bruyère et le thym, les glaïeuls et les lys ;
Et le jeune chevreuil, que l'aube éveille, écoute
Les eaux vives filtrant et pleuvant goutte à goutte
En grêles notes d'or sur les graviers polis.

Le long des frais buissons où rit le vent sonore,
Par le sentier qui fuit vers le lointain charmant
Où la molle vapeur bleuit et s'évapore,
Tous deux, sous la lumière humide de l'aurore,
S'en vont entrelacés et passent lentement
Par le sentier qui fuit vers le lointain charmant,
Le long des frais buissons où rit le vent sonore.

La volupté d'aimer clôt à demi leurs yeux,
Ils ne savent plus rien du vol de l'heure brève,
Le charme et la beauté de la terre et des cieux
Leur rendent éternel l'instant délicieux,
Et, dans l'enchantement de ce rêve d'un rêve,
Ils ne savent plus rien du vol de l'heure brève,
La volupté d'aimer clôt à demi leurs yeux.

Dans le ciel clair rayé par l'hirondelle alerte
L'aube fleurit toujours comme un divin rosier ;
Mais eux, sous la feuillée étincelante et verte,
N'entendront plus, un jour, les doux nids, l'aile ouverte,
Jusqu'au fond de leur cœur chanter à plein gosier
Le matin qui fleurit comme un divin rosier
Dans le ciel clair rayé par l'hirondelle alerte.





Le Suaire

DE MOHHAMED-BEN-AMER-AL-MANÇOUR

GÉMIS, noble Yémen, sous tés palmiers si doux !
Schamah, lamente-toi sous tes cèdres noirs d'ombré !
Sous tes immenses cieux emplis d'astres sans nombre,
Dans le sable enflammé cachant ta face sombre,
Pleure et rugis, Mahgreb, père des lions roux !

Asraël a fauché de ses ailes funèbres
La fleur de Korthobah, la Rose des guerriers !
Les braves ont vidé les larges étriers,
Et les corbeaux, claquant de leurs becs meurtriers.
Flairent la chair des morts roidis dans les ténèbres.

Génie, amour, douleur, désespoir, haine, envie,
Ce qu'on rêve, ce qu'on adore et ce qui ment,
Terre et Ciel, rien n'est plus de l'antique Moment.
Sur le songe oublié de l'Homme et de la Vie
L'Œil rouge de Sahil saigne éternellement.





Pantouns Malais

I

L'ÉCLAIR vibre sa flèche torse
A l'horizon mouvant des flots.
Sur ta natte de fine écorce
Tu rêves, les yeux demi-clos.

A l'horizon mouvant des flots
La foudre luit sur les écumes.
Tu rêves, les yeux demi-clos,
Dans la case que tu parfumes.

La foudre luit sur les écumes,
L'ombre est en proie au vent hurleur.
Dans la case que tu parfumes
Tu rêves et souris, ma fleur !

L'ombre est en proie au vent hurleur,
Il s'engouffre au fond des ravines.
Tu rêves et souris, ma fleur !
Le cœur plein de chansons divines.

Il s'engouffre au fond des ravines,
Parmi le fracas des torrents.
Le cœur plein de chansons divines,
Monte, nage aux cieux transparents !

Parmi le fracas des torrents
L'arbre éperdu s'agite et plonge.
Monte, nage aux cieux transparents,
Sur l'aile d'un amoureux songe !

L'arbre éperdu s'agite et plonge,
Le roc bondit déraciné.
Sur l'aile d'un amoureux songe
Berce ton cœur illuminé !

Le roc bondit déraciné
Vers la mer ivre de sa force.
Berce ton cœur illuminé !
L'éclair vibre sa flèche torse.

II

Voici des perles de Mascate
Pour ton beau col, ô mon amour !
Un sang frais ruisselle, écarlate,
Sur le pont du blême Giaour.

Pour ton beau col, ô mon amour,
Pour ta peau ferme, lisse et brune !
Sur le pont du blême Giaour
Des yeux morts regardent la lune.

Pour ta peau ferme, lisse et brune,
J'ai conquis ce trésor charmant.
Des yeux morts regardent la lune
Farouche au fond du firmament.

J'ai conquis ce trésor charmant,
Mais est-il rien que tu n'effaces ?
Farouche au fond du firmament,
La lune reluit sur leurs faces.

Mais est-il rien que tu n'effaces ?
Tes longs yeux sont un double éclair.
La lune reluit sur leurs faces,
L'odeur du sang parfume l'air.

Mais ton cœur est traître et ta bouche ment !
Ma lame de cuivre à mon poing flamboie.
Un frisson de mort l'étreint brusquement :
Le royal Chasseur a saisi sa proie.

Ma lame de cuivre à mon poing flamboie ;
Nul n'aura l'amour qui m'était si cher.
Le royal Chasseur a saisi sa proie ;
Dix griffes d'acier lui mordent la chair.

Nul n'aura l'amour qui m'était si cher,
Meurs ! Un long baiser sur tes lèvres closes !
Dix griffes d'acier lui mordent la chair.
Le hinné fleuri teint tes ongles roses !

v

O mornes yeux ! Lèvre pâlie !
J'ai dans l'âme un chagrin amer.
Le vent bombe la voile emplie,
L'écume argente au loin la mer.

J'ai dans l'âme un chagrin amer :
Voici sa belle tête morte !
L'écume argente au loin la mer,
Le Prahô rapide m'emporte.



Villanelle

Une nuit noire, par un Calme, sous l'Équateur.

LE Temps, l'Étendue et le Nombre
Sont tombés du noir firmament
Dans la mer immobile et sombre.

Suaire de silence et d'ombre,
La nuit efface absolument
Le Temps, l'Étendue et le Nombre.

Tel qu'un lourd et muet décombre,
L'Esprit plonge au vide dormant,
Dans la mer immobile et sombre.

En lui-même, avec lui, tout sombre,
Souvenir, rêve, sentiment,
Le Temps, l'Étendue et le Nombre,
Dans la mer immobile et sombre.





Sous l'épais Sycomore

Sous l'épais sycomore, ô vierge, où tu sommeilles,
Dans le jardin fleuri, tiède et silencieux,
Pour goûter la saveur de tes lèvres vermeilles
Un papillon d'azur vers toi descend des cieux.

C'est l'heure où le soleil blanchit les vastes cieux
Et fend l'écorce d'or des grenades vermeilles.
Le divin vagabond de l'air silencieux
Se pose sur ta bouche, ô vierge, et tu sommeilles !

Aussi doux que la soie où, rose, tu sommeilles,
Il t'effleure de son baiser silencieux.
Crains le bleu papillon, l'amant des fleurs vermeilles,
Qui boit toute leur âme et s'en retourne aux cieux.

Tu souris! Un beau rêve est descendu des cieux,
Qui, dans le bercement de ses ailes vermeilles,
Éveillant le désir encor silencieux,
Te fait un paradis de l'ombre où tu sommeilles.

Le papillon Amour, tandis que tu sommeilles,
Tout brûlant de l'ardeur du jour silencieux,
Va t'éblouir, hélas! de visions vermeilles
Qui s'évanouiront dans le désert des cieux.

Éveille, éveille-toi! L'ardent éclat des cieux
Flétrirait moins ta joue aux nuances vermeilles
Que le désir ton cœur chaste et silencieux
Sous l'épais sycomore, ô vierge, où tu sommeilles!





Le Talion

AI-JE dormi? quel songe horrible m'a hanté?
Oh! ces spectres, ces morts, un blême rire aux bouches,
Surgis par millions du sol ensanglanté,
Et qui dardaient, dans une ardente fixité,
Leurs prunelles farouches!

Tels, sans doute, autrefois, Y'heskel le Voyant,
Le poil tout hérissé du souffle prophétique,
Les vit tourbillonner en se multipliant
Hors du sombre Schéol, dans le Val effrayant
Où git la Race antique.

Et ces morts femuaient leurs os chargés de fers,
Et j'entendais, du fond de l'horizon qui gronde,
Pareille au bruit du flux croissant des hautes mers,
Une Voix qui parlait au milieu des éclairs
En ébranlant le monde.

Elle disait: — O Loups affamés et hurlants,
Princes de l'aquilon, ivres du sang des justes!
Dans les siècles j'ai fait mon chemin à pas lents;
Mais je viens! je romprai de mes poings violents
Vos mâchoires robustes.

Le jour de ma colère, ô Rois, flamboie enfin:
Voici le fer, le feu, le poison et la corde!
J'étancherai ma soif, j'assouvirai ma faim.
Le torrent de ma rage est déchainé, le vin
De ma fureur déborde!

Il est trop tard pour la terreur ou le remords,
Car le crime accompli jamais plus ne s'efface,
Car j'arrache les cœurs féroces que je mords,
Car mon peuple a dressé la foule de ses morts
La face vers ma face!

O Princes! c'est pourquoi vous ne dormirez point
Au tombeau des aïeux, immobiles et graves,
Sous le suaire où l'or à la pourpre se joint,
Votre couronne au front et votre épée au poing,
Comme dorment les braves.

Qu'ils râlent, engloutis sous leurs palais fumants !
Et vous, ô morts d'hier, et vous, vieilles victimes,
Dans la nuit furieuse, avec des hurlements,
Poursuivez-les parmi les épouvantements
Éternels de leurs crimes !





L'Holocauste

C'EST l'An de grâce mil six cent dix-neuf, le seize
De juillet, en un vaste et riche diocèse
Primatial. Le ciel est pur et rayonnant.
Bourçons et cloches vont sonnant et bourdonnant.
La Ville en fête rit au clair soleil qui dore
Ses pignons, ses hauts toits et son fleuve sonore,
Ses noirs couvents hantés de spectres anxieux,
Ses masures, ses ponts bossus, abrupts et vieux,
Et le massif des tours aux assises obliques
Sous qui hurlaient jadis les hordes catholiques.

Pareil au grondement de l'eau hors de son lit,
Un long murmure, fait de mille bruits, emplit
Berges et carrefours et culs-de-sac et rue ;

L'un d'eux, parfois, hennit vers l'aube, l'autre rue ;
Ou quelque autre, tordant la queue, allègrement,
Pris de vertige, court dans l'herbe jaune et drue.

La lumière, en un frais et vif pétillement,
Croît, s'élançe par jet, s'échappe par fusée,
Et l'orbe du soleil émerge au firmament.

A l'horizon subtil où bleuit la rosée,
Morne dans l'air brillant, l'aigle darde, anxieux,
Sa prunelle infailible et de faim aiguisée.

Mais il n'aperçoit rien qui vole par les cieus,
Rien qui surgisse au loin dans la steppe aurorale,
Cerf ni daim, ni gazelle aux bords capricieux.

Il fait claquer son bec avec un âpre râle ;
D'un coup d'aile irrité, pour mieux voir de plus haut
Il s'enlève, descend et remonte en spirale.

L'heure passe, l'air brûle. Il a faim. A défaut
De gazelle ou de daim, sa proie accoutumée,
C'est de la chair, vivante ou morte, qu'il lui faut.

Or, dans sa robe blanche et rase, une fumée
Autour de ses naseaux roses et palpitants,
Un étalon conduit la hennissante armée.



La Résurrection d'Adônis

L'AURORE désirée, ô filles de Byblos,
A déployé les plis de son riche péplos !
Ses yeux étincelants versent des pierreries
Sur la pente des monts et les molles prairies,
Et, dans l'azur céleste où sont assis les Dieux,
Elle rit, et son vol, d'un souffle harmonieux,
Met une écume rose aux flots clairs de l'Oronte.
O vierges, hâtez-vous ! Mêlez d'une main prompte,
Parmi vos longs cheveux d'or fluide et léger,
Le myrte et le jasmin aux fleurs de l'oranger,
Et, dans l'urne d'agate et le creux térébinthe,
Le vin blanc de Sicile au vin noir de Korinthe.

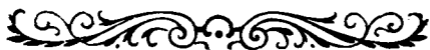
O nouveau-nés du jour, par mobiles essaims,
Effleurez, Papillons, la neige de leurs seins!
Colombes, baignez-les des perles de vos ailes!
Rugissez, ô Lions! Bondissez, ô Gazelles!
Vous, ô Lampes d'onyx, vives d'un feu changeant,
Parfumez le parvis où sur son lit d'argent
Adônis est couché, le front ceint d'anémones!
Et toi, cher Adônis, le plus beau des Daimones,
Que l'ombre du Hadès enveloppait en vain,
Bien-aimé d'Aphrodite, ô Jeune homme divin,
Qui sommeillais hier dans les Champs d'asphodèles!
Adônis, qu'ont pleuré tant de larmes fidèles
Depuis l'heure fatale où le noir Sanglier
Fleurit de ton cher sang les ronces du hallier!
Bienheureux Adônis, en leurs douces caresses
Les vierges de Byblos t'enlacent de leurs tresses!
Éveille-toi, souris à la clarté des cieux,
Bois le miel de leur bouche et l'amour de leurs yeux!





Les Siècles maudits

HIDEUX siècles de foi, de lèpre et de famine,
Que le reflet sanglant des bûchers illumine!
Siècles de désespoir, de peste et de haut-mal,
Où le Jacque en haillons, plus vil que l'animal,
Geint lamentablement sa pitoyable vie!
Siècles de haine atroce et jamais assouvie,
Où, dans les caveaux sourds des donjons noirs et clos
Qui ne laissent ouïr les cris ni les sanglots,
Le vieux juif, pieds et poings ferrés, et qu'on édente,
Pour mieux suer son or cuit sur la braise ardente!
Siècles de ceux d'Albi scellés vifs dans les murs,
Et des milliers de harts d'où les pendus trop mûrs



L'Orbe d'or

L'ORBE d'or du soleil tombé des cieux sans bornes
S'enfonce avec lenteur dans l'immobile mer,
Et pour suprême adieu baigne d'un rose éclair
Le givre qui pétille à la cime des Mornes.

En un mélancolique et languissant soupir,
Le vent des hauts, le long des ravins emplis d'ombres,
Agite doucement les tamariniers sombres
Où les oiseaux siffleurs viennent de s'assoupir.

Parmi les caféiers et les cannes mûries,
Les effluves du sol, comme d'un encensoir,
S'exhalent en mêlant dans le souffle du soir
A l'arome des bois l'odeur des sucreries.



Le Chapelet des Mavromikhalis

LES Mavromikhalis, les aigles du vieux Magne,
Ont traqué trois cents Turks dans le défilé noir,
Et, de l'aube à midi, font siffler et pleuvoir
Balles et rocs du faite ardu de la montagne.

L'amorce sèche brûle et jaillit par éclair
D'où sort en tournoyant la fumerolle grêle ;
L'écho multiplié verse comme une grêle
Les coups de feu pressés qui crépitent dans l'air.

Une âcre odeur de poudre et de chaudes haleines
S'exhale de la gorge étroite aux longs circuits
Qui mêle, en un vacarme enflé de mille bruits,
Le blasphème barbare aux injures hellènes :

Pendant bien des étés, bien des mornes hivers,
Le roi du Magne a vu, le long de sa muraille,
Ces têtes, dont la peau se dessèche et s'éraille,
Blanchir, chacune au clou qui s'enfonce au travers.

Depuis, tous sont morts, lui, ses enfants et ses proches,
Par la balle ou le sabre, ou vaincus ou vainqueurs.
Leur souvenir farouche emplit les jeunes cœurs,
Et leurs spectres, la nuit, hantent les sombres roches.

C'étaient des hommes durs, violents et hardis,
Après à la vengeance, orgueilleux de leur race,
Ne sachant demander merci, ni faire grâce,
Et, pour cela, certains d'aller en Paradis.

Au rebord du ravin abrupt et sans issue,
Sous la ronce, au milieu des sauvages mûriers,
L'ancien Pyrgos, gercé par les ans meurtriers,
Dresse encore sa masse ébréchée et moussue.

Les crânes turks, autour, luisent comme des lys ;
Et le berger, vêtu de sa cotte de laine,
Qui pâit ses moutons noirs au-dessus de la plaine,
Sourit au Chapelet des Mavromikhalis.





Epiphanie

ELLE passe, tranquille, en un rêve divin,
Sur le bord du plus frais de tes lacs, ô Norvège !
Le sang rose et subtil qui dore son col fin
Est doux comme un rayon de l'aube sur la neige.

Au murmure indécis du frêne et du bouleau,
Dans l'étincellement et le charme de l'heure,
Elle va, reflétée au pâle azur de l'eau
Qu'un vol silencieux de papillons effleure.

Quand un souffle furtif glisse en ses cheveux blonds,
Une cendre ineffable inonde son épaule ;
Et, de leur transparence argentant leurs cils longs,
Ses yeux ont la couleur des belles nuits du Pôle.

Purs d'ombre et de désir, n'ayant rien espéré
Du monde périssable où rien d'ailé ne reste,
Jamais ils n'ont souri, jamais ils n'ont pleuré,
Ces yeux calmes ouverts sur l'horizon céleste.

Et le Gardien pensif du mystique oranger
Des balcons de l'Aurore éternelle se penche,
Et regarde passer ce fantôme léger
Dans les plis de sa robe immortellement blanche.





L'Incantation du Loup

LES lourds rameaux neigeux du mélèze et de l'aune.
Un grand silence. Un ciel étincelant d'hiver.
Le Roi du Hartz, assis sur ses jarrets de fer,
Regarde resplendir la lune large et jaune.

Les gorges, les vallons, les forêts et les rocs
Dorment inertement sous leur blême suaire,
Et la face terrestre est comme un ossuaire
Immense, cave ou plane, ou bossué par blocs.

Tandis qu'éblouissant les horizons funèbres,
La lune, œil d'or glacé, luit dans le morne azur,
L'angoisse du vieux Loup étreint son cœur obscur,
Un âpre frisson court le long de ses vertèbres.



Sacra fames

L'IMMENSE mer sommeille. Elle hausse et balance
Ses houles où le ciel met d'éclatants ilots.
Une nuit d'or emplit d'un magique silence
La merveilleuse horreur de l'espace et des flots.

Les deux gouffres ne font qu'un abîme sans borne
De tristesse, de paix et d'éblouissement,
Sanctuaire et tombeau, désert splendide et morne
Où des millions d'yeux regardent fixement.

Tels, le ciel magnifique et les eaux vénérables
Dorment dans la lumière et dans la majesté,
Comme si la rumeur des vivants misérables
N'avait troublé jamais leur rêve illimité.

Seul, le Roi de l'espace et des mers sans rivages
Vole contre l'assaut des rafales sauvages.
D'un trait puissant et sûr, sans hâte ni retard,
L'œil dardé par delà le livide brouillard,
De ses ailes de fer rigidement tendues
Il fend le tourbillon des rauques étendues,
Et, tranquille au milieu de l'épouvantement,
Vient, passe, et disparaît majestueusement.



Où l'enfant glacé meurt aux bras des pâles mères,
Où, près de son foyef sans pain,
Le père, plein d'horreur et de larmes amères,
Étreint une arme dans sa main.

II

Ville auguste, cerveau du monde, orgueil de l'homme,
Ruche immortelle des esprits,
Phare allumé dans l'ombre où sont Athène et Rome,
Astre des nations, Paris !

O nef inébranlable aux flots comme aux rafales,
Qui, sous le ciel noir ou clément,
Joyeuse, et déployant tes voiles triomphales,
Voguais victorieusement !

La foudre dans les yeux et brandissant la pique,
Guerrière au visage irrité,
Qui fis jaillir des plis de ta toge civique
La victoire et la liberté !

Toi qui courais, pieds nus, irrésistible, agile,
Par le vieux monde rajeuni !
Qui, secouant les rois sur leur tréteau fragile,
Chantais, ivre de l'infini !

Nourrice des grands morts et des vivants célèbres,
Vénérable aux siècles jaloux,
Est-ce toi qui gémis ainsi dans les ténèbres
Et la face sur les genoux ?

Vois ! La horde au poil fauve assiège tes murailles !
Vil troupeau de sang altéré,
De la sainte patrie ils mangent les entrailles,
Ils bavent sur le sol sacré !

Tous les loups d'outre-Rhin ont mêlé leurs espèces :
Vandale, Germain et Teuton,
Ils sont tous là, hurlant de leurs gueules épaisses
Sous la lanière et le bâton.

Ils brûlent la forêt, rasant la citadelle,
Changent les villes en charnier ;
Et l'essaim des corbeaux retourne à tire d'aile,
Pour être venu le dernier.

III

O Paris, qu'attends-tu ? la famine ou la honte ?
Furieuse et cheveux épars,
Sous l'aiguillon du sang qui dans ton cœur remonte
Va ! bondis hors de tes remparts !

Et, saluant ton nom, adorant ton génie,
Quand il faudra rompre des fers,
Offre ta libre gloire et ta grande agonie
Comme un exemple à l'univers.

Janvier 1871.





Hiéronymus

VÊTUS de bure blanche et de noirs scapulaires,
Cent moines sont assis aux bancs Capitulaires.
Ayant psalmodié l'*Angelus Domini*
Et clos les lourds missels sous le vélin jauni,
Sans plus mouvoir la lèvre et cligner la paupière
Que les Saints étirés dans les retraits de pierre,
Impassibles comme eux, ils attendent, les bras
En croix. La cire flambe et sur leurs crânes ras
Prolonge des lueurs funèbres. La grand'salle
Est muette. Érigeant sa forme colossale,
Un maigre Christ, cloué contre le mur, au fond,
Touche de ses deux poings les poutres du plafond
Et surplombe la Chaire abbatiale, où siège,
Avec sa tête osseuse et sa barbe de neige,

Qui chauffait votre gorge et troublait vos prunelles?
Jusqu'au dégoût final êtes-vous abreuvé?
Que cherchiez-vous au monde, et qu'avez-vous trouvé?
Rien. Honteux, affamé, chargé d'ignominie,
Vous haletez autour de notre paix bénie
Comme un mort effrayant qui cherche son cercueil;
Mais l'expiation rigide est sur le seuil.
Désormais, dussiez-vous trépasser centenaire,
Il faut payer le prix de ce qui régénère,
Et, face à face avec l'horreur de son péché,
Vivre en sa tombe avant d'y demeurer couché.
Ne le saviez-vous point? Qui méprise la règle
N'est qu'un oison piteux qui tente d'être un aigle.
La paupière cousue, il va par monts et vaux,
Culbutant d'heure en heure en des pièges nouveaux,
Jusqu'à ce qu'il trébuche au bord de la Géhenne
Où sont les grincements de dents, les cris de haine
Et la flamme vorace où cuisent les maudits.
Mon frère, sachez-le! vraiment, je vous le dis :
Mieux vaut le fouet qui mord, mieux vaut l'âpre cilice,
Quand la Béatitude est au bout du supplice,
Que la chair satisfaite et pour le Diable à point.
Malheur à qui Jésus sanglant ne suffit point!
Malheur à qui, brisant le joug divin, oublie
Que penser est blasphème et vouloir est folie!
Car les siècles s'en vont irréparablement,
Et l'Éternité s'ouvre après le Jugement!
Hélas! voici bientôt que l'ultime des heures
Sonnera le dernier des glas sur nos demeures;

Pour qui vous encourez l'inextinguible Feu,
Outre le désespoir des minutes prochaines.
Mais vous n'endurez point le doux poids de nos chaînes;
Frère, l'humilité n'est pas votre vertu.
Vous étiez colérique, indocile, têtù,
Téméraire, offensant par vos actes et gestes
Notre maison pieuse et vos patrons célestes,
Et vous multipliant en exemples malsains.
Le mal était fort grand. Il est pire. Les Saints,
Voyant la discipline à ce point amoindrie
Et que l'agneau galeux souille la bergerie,
S'en irritent. Voici l'heure du châtimeut.
Cette tâche est amère et lourde assurément
Pour mon insuffisance et ma décrépitude;
Mais ma force est en Dieu, si le labeur est rude,
Et le salut final du pécheur fort chanceux,
Sinon désespéré. Mon frère, étant de ceux
Qui raillent la douceur et la miséricorde,
Vous serez éprouvé par le jeûne et la corde;
D'après le monitoire et les canons anciens,
Vous vivrez du rebut des porceaux et des chiens;
Vous dormirez, couché sur des pierres fort dures,
Au fond de l'*In-pace*, dans vos propres ordures,
Macérant votre chair et domptant votre esprit;
Et lorsque vous rendrez l'âme, à l'instant prescrit,
Du moins les Bienheureux l'attestent, ira-t-elle
S'ébattre, blanche et pure, en sa gloire immortelle,
Soustraite pour jamais au Tentateur subtil
Dont l'Archange Michel nous garde ! — Ainsi soit-il !

La volonté de tous, mon frère, étant la même,
 Tel est l'arrêt du Saint-Chapitre qui vous aime.
 Selon la bonne règle et le commandement,
 A genoux ! Confessez vos crimes hautement ;
 Ouvrez-nous votre cœur et que le Diable en sorte ! —

L'autre dressa la tête, et parla de la sorte :

— Très révérend Abbé Hiéronymus, et vous,
 Frères, juger en hâte est l'office des fous.
 La meilleure harangue, en tel cas, est pareille
 Au son vide du vent qui souffle dans l'oreille.
 Oyez ! car il y va de mort ou de salut.
 J'ai fait ce qu'il fallait et ce que Dieu voulut.
 Quiconque veut nier la vérité, qu'il l'ose !
 Oh ! que d'ardentes nuits, dans ma cellule close,
 M'ont vu veillant, priant, le front sur le pavé,
 Plein de l'âpre désir du triomphe rêvé,
 De l'éblouissement de l'Église éternelle,
 Hors du monde et de l'ombre, et d'un coup de son aile
 Emportant ses Élus dans les cieux rayonnants !
 Que de fois j'ai meurtri mes reins nus et saignants
 Pour que, de chaque plaie et de chaque blessure,
 Mon âme rejaillit d'une vigueur plus sûre
 Aux sources de la vie et de la vérité
 Où l'homme aspire et dont l'homme est déshérité !
 Que de fois, desséché d'une abstinence austère,
 Assumant le fardeau des péchés de la terre,
 Baigné des pleurs versés pour tous, ivre, éperdu,

Mes lèvres ont baisé ton sol deux fois auguste
Où le sang du martyr fit la pourpre du juste !
O Siège de Grégoire et d'Urbain ! Saint Autel
Qu'enveloppe d'amour le Mystère immortel,
Mes yeux ont contemplé ta beauté que j'adore,
De la Béatitude éblouissante aurore !
J'ai vu Celui par qui Dieu règle l'Univers,
Qui hausse l'humble au ciel et dompte le pervers,
Qui frappe et qui guérit, qui lie et qui dénoue,
Qui renverse d'un mot dans l'opprobre et la boue,
Et foule également de son talon d'airain
Les peuples trop rétifs et les rois durs au frein,
Et les audacieux enfiévrés d'insolence
Qui, pesant l'homme et Dieu dans la même balance,
Mettent l'Enfer qui brûle et qui hurle en oubli.
Mon cœur n'a point tremblé, mon œil n'a point faibli ;
Le Charbon prophétique a flambé sur ma bouche !
J'ai parlé, moi, le moine, humble, inconnu, farouche,
Devant la majesté du Saint-Siège romain,
Pour le rachat d'hier et celui de demain.
Oui ! l'infaillible Esprit m'a fait jaillir de l'âme
La foi contagieuse en paroles de flamme ;
Et le très glorieux Pontife m'a commis
Le soin de faire affront, Christ, à tes ennemis,
Et d'appliquer le feu sur toute chair malsaine.
Frères ! du Tibre au Rhône et du Rhône à la Seine,
J'ai couru, j'ai prêché, voici deux ans entiers,
Aux princes, aux barons, aux bourgeois, aux routiers,
L'extermination par Dieu même prescrite

De ta puissance inerte et de ta foi muette.
A la main sans vigueur succède un bras qui fouette,
A l'aveugle un voyant, un mâle au décrépît;
Car l'heure nous commande et ne veut nul répit,
Car Dieu, que le salut de ce monde intéresse,
Allume entre mes mains sa torche vengeresse;
Et dans mon cœur saisi de joie, ivre d'horreur,
Sa patience à bout fait place à sa fureur!
C'est à moi de brandir la crosse qui t'échappe :
Par la grâce et le choix je suis Légat du Pape,
Je tranche la courroie et romps le joug ancien.
Prends donc. Lis, soumets-toi, va-t-en, tu n'es plus rien ! —

Hiéronymus lui dit : — L'éternel Adversaire,
Non content du blasphème est par surcroît faussaire,
Et voici le renard qui vient après le loup ! —

Il lut, et tressaillit, et chancela du coup.
Puis, comme un pénitent eût fait d'une relique,
Humblement il baisa le Bref apostolique,
Le relut, et, signant trois fois son pâle front :

— Béni soit le Saint-Père, et béni soit l'affront
Qui me foudroie au bord de ma tombe prochaine !
Béni soit le Seigneur qui descelle ma chaîne !
Le poids en était lourd à mon cou faible et vieux,
Et l'ombre de la mort a passé dans mes yeux.
C'est le temps de partir, c'est le temps qu'on m'oublie.
Tout est dit, tout est bien. Frères, je vous délîe.



L'Aboma

Du pied des sommets bleus, là-bas, dans le ciel clair,
Épandu sur les lacs, les forêts et les plaines,
Le vaste fleuve, enflé de cent rivières pleines,
S'en va vers l'orient du monde et vers la mer.

L'or fluide du jour jaillit en gerbes vives,
Monte, s'épanouit, retombe, et, ruisselant
Comme un rose incendie au fleuve étincelant,
Semble le dilater au-dessus de ses rives.

Sous les palétuviers visqueux, aux longs arceaux,
Dans l'enchevêtrement aigu des herbes grasses,
Tourbillonne l'essaim des moustiques voraces
Et des mouches dont l'aile égratigne les eaux.

Moi, je t'envie, au fond du tombeau calme et noir,
D'être affranchi de vivre et de ne plus savoir
La honte de penser et l'horreur d'être un homme !



Pendait à larges plis de son râble puissant ;
Ses yeux aigus plongeaient à tous les bouts du monde ;
Et, dans un bâillement, chaque gueule profonde
Vomissait sur la terre, en épais tourbillons,
Des hommes revêtus de pourpre ou de haillons,
Portant couronne et sceptre, ou l'épée, ou la crosse,
Et tous ayant, gravée au front, l'image atroce
Des deux poutres en croix où, liés par les mains,
Agonisent, pendus, les Esclaves romains.

Et les Fils de la Bête, ou rampants, ou farouches,
Allaient, couraient, crevant les yeux, cousant les bouches,
Tantôt pleins de fureur, comme les loups des bois
Que pourchassent la soif et la faim, et, parfois,
Semblables aux renards, peste des bergeries,
Qui se glissent, furtifs, aux nocturnes tueries.
Et, dans les cachots sourds, les chevalets sacrés
Membre à membre broyaient les hommes massacrés.
Vénéralé au troupeau des victimes serviles,
L'Extermination fauchait têtes et villes ;
Et les bûchers flambaient, multipliés, dans l'air
Fétide, consumant la pensée et la chair
De ceux qui, de l'antique Isis levant les voiles,
Emporlaient l'âme humaine au delà des étoiles !
Et tous ces tourmenteurs par la Bête vomis
Poursuivaient jusqu'aux morts dans la tombe endormis ;
Gorgés, mais non repus, de vivante pâture,
Ils se ruaient, hideux, sur cette pourriture,
Et s'entre-déchiraient enfin, faute de mieux !

Et la Bête rugit de triomphe, et les cieux
S'emplirent lentement de ténèbres épaisses.
Tout astre s'éteignit, et toutes les espèces
Moururent, et la terre, en cendre, s'en alla
Dans le vide, et plus rien ne fut de tout cela.

Et l'Homme, hors du temps et hors de l'étendue,
De l'œil intérieur de son âme éperdue
Vit s'élargir un gouffre où, sur des grils ardents,
Avec des bonds, des cris, des grincements de dents,
Les générations se tordaient, enflammées,
Toujours vives, cuisant et jamais consumées,
Races de tout pays et de tout siècle, vieux
Et jeunes, et petits enfants, frais et joyeux,
A peine ayant declos leurs naïves paupières,
Et qui, dans les bouillons torrides des chaudières,
Montaient et descendaient épouvantablement,
Parce ce qu'ils étaient morts avant le Sacrement!

Et l'Homme, en un beau lieu d'ineffables délices,
Vit de rares Élus penchés sur ces supplices,
Le front illuminé de leurs nimbes bénis,
Qui contemplaient d'en haut ces tourments infinis,
Jouissant d'autant plus de leur bonheur sublime
Que plus d'horreur montait de l'exécrable abîme!
Et l'Homme s'éveilla de son rêve, muet,
Haletant et livide. Et tout son corps suait
D'angoisse et de dégoût devant cette géhenne
Effroyable, ces flots de sang et cette haine,
Ces siècles de douleurs, ces peuples abêtis,

Et ce Monstre écarlate, et ces démons sortis
Des gueules dont chacune en rugissant le nomme,
Et cette éternité de tortures! Et l'Homme,
S'abattant contre terre avec un grand soupir,
Désespéra du monde, et désira mourir.

Et, non loin, hors des murs de Tsiôn haute et sombre,
La torche de Judas étincela dans l'ombre!



Hâlé par de lointains soleils, il est de ceux
Que, jadis, le César Souabe à barbe rousse
Emmena pour aider aux Chrétiens angoisseux.

Il eut, en ce temps-là, mille vassaux en trousse,
Serfs et soudards, bandits de la plaine et du Rhin,
Son cri de guerre étant : Sus ! Oncques ne rebrousse !

Tous étaient gens de sac et de corde et sans frein,
Assoiffés du butin des villes merveilleuses
Aux toits d'or, aux pavés d'argent, aux murs d'airain.

Révant meurtre et pillage et nuits luxurieuses,
Casqués du morion, lance au poing, cotte au flanc,
Ils l'ont suivi dans ses aventures pieuses.

Sur la route, à travers les royaumes, brûlant
Et saccageant, mettant à mal les belles Juives,
Ils ont rôti les Juifs couchés au gril sanglant.

Aux exécutions des bouches convulsives
Ils répondaient avec les rires de l'Enfer,
Et leurs dagues gravaient la croix dans les chairs vives.

Puis, ils ont vu Byzance et l'éclatante mer,
Et meurtri le sein blanc des Idoles divines
Sous les coups qu'assénaient leurs gantelets de fer.

Enfin, ivres déjà de sang et de rapines,
Vers le Sépulcre saint, sans plus tourner le dos,
Ils se sont enfoncés aux terres Sarrasines.

Mais, une nuit, des serfs, du fond de leurs taudis,
Derrière la muraille hier déserte encore
Ont vu luire des feux de leurs yeux interdits.

Quand, comment et par où, revint-il? On l'ignore.
C'est bien lui cependant, sur le sombre rocher
Qui le verra mourir et qui vit son aurore.

Les moines ni les clercs n'osent plus l'approcher;
Aux cavités de la chapelle centenaire
L'orfraie et le hibou, seuls, sont venus nicher.

Il vit là désormais, sur le haut de son aire,
Dans le donjon moussu qu'ont noirci tour à tour
Les hivers, les étés, la pluie et le tonnerre.

Et derrière les murs lézardés de la tour
Il a, pour compagnons de sa vieillesse impie,
Trois Sarrasins muets ramenés au retour.

Chacun, baron ou serf, s'inquiète et l'épie;
Mais nul n'a franchi l'huis barré de fer du seuil.
On ne sait ce qu'il fait ou quel crime il expie.

Un souffle d'épouvante, un air chargé de deuil
Plane autour du Croisé qui ne prie et ne chasse,
Et qui s'est clos, vivant, dans ce morne cercueil.

Les voyageurs qui vont de Thuringe en Alsace
Passent en hâte, par les sentiers détournés,
Et se signent trois fois, et parlent à voix basse.

Les Chevaliers-bandits, ces pilleurs forcenés
Qui rôdent, infestant les deux bords du grand fleuve,
S'écartent, eux aussi, des hauts murs ruinés.

Soit qu'ils jugent la proie assez piètre et peu neuve,
Soit respect du vieux Duc blanchi sous d'autres cieux,
Ils se sont abstenus de tenter cette épreuve.

Donc, Magnus, lentement, comme un spectre anxieux,
D'un bout à l'autre de la salle à voûte épaisse
Marche, les bras au dos, le rêve dans les yeux.

Lames torsées, carquois, engins de toute espèce,
Trompes, bois de cerfs, peaux d'aurochs, de loups et d'ours,
Pendent aux murs moisis et que le temps dépèce.

Pleines d'éclats soudains et de craquements sourds,
Au fond de l'âtre creux flamboyant quatre souches
Sur leurs doubles landiers de fer massifs et lourds.

La fumée et la flamme, en tourbillons farouches,
Montent et font jaillir des chemises d'acier,
Dans l'ombre, çà et là, des gerbes d'éclairs louches.

Aux pieds d'une escabelle à brancards et dossier
Gît un grand lévrier d'Égypte ou de Syrie
Que l'âge et que la faim semblent émacier.

Devant l'âtre embrasé qui ronfle, siffle et crie,
Il feint de sommeiller, immobile, allongé
Sur le ventre, étirant son échine amaigrie.

L'arc vertébral tendu, nœuds par nœuds étagé,
Il a posé sa tête aiguë entre ses pattes,
Tel qu'un magicien l'eût en pierre changé.

L'ardeur du vaste feu brûle les dalles plates,
Mais il n'en ressent rien, et, quoiqu'il soit tout noir,
Il se revêt parfois de lueurs écarlates.

Au dehors, une nuit funèbre. On entend choir
La pierre des merlons, et tressauter la herse,
Et la tuile des toits dévaler et pleuvoir.

Par masses, et tantôt par furieuse averse,
Sans relâche et sans fin, lugubre effondrement,
La neige croule, pleut, tournoie et se disperse.

D'un suaire rigide elle étreint rudement
Le sol, les rocs, les bois, et le fleuve qui râle
Sous les glaçons qu'il rompt de moment en moment.

Et le vent fait courir sa plainte sépulcrale
Des caveaux du donjon à son faite ébranlé,
Embouchant l'escalier qui se tord en spirale.

D'un rauque hurlement de cris aigus mêlé
Il emplit la crevasse ouverte à la muraille,
Et fouette le battant sur le gond descellé.

Il secoue aux piliers les grappes de ferraille,
Ou, parfois, accroupi dans les angles profonds,
Il pousse un rire amer comme un démon qui raille.

Le duc Magnus n'entend ni les cris ni les bonds
Du vent qui s'évertue à travers les décombres
Et culbute en courant les hiboux aux yeux ronds.

Le rude seigneur songe à des choses plus sombres :
Ses vieilles actions le hantent chaque nuit
De plus vivants sanglots et de plus mornes ombres.

Tandis qu'il va le long du mur rugueux qui luit,
Assailli par le flux de son passé tenace,
L'œil mi-clos du Chien noir l'espionne et le suit.

Dès qu'il tourne le dos, cet œil plein de menace
Avec avidité darde un éclair haineux
Qui s'éteint brusquement quand le maître repasse.

Puis, le Chien souffle et fait vibrer ses reins nouveaux.
Et les trois Sarrasins, roides, comme en extase,
Sont là debout. Qui sait si la vie est en eux ?

Un immuable rire aux dents, la tête rase,
Ils rêvent, flagellés par les rouges reflets
De l'âtre crépitant où la souche s'embrase.

Sur la grêle cheville et les bras violets
Qui pendent aux deux bords de leur veste grossière,
Étincelle l'argent de triples bracelets.

Ils gardent, fixement ouverte, la paupière
Où luisent deux trous blancs sous le front ténébreux.
On dirait un seul homme en trois spectres de pierre.

Nulle forme, nul bruit. Toute ombre refluee
S'est enfuie au delà de l'orbe illimité:
La solitude est vide, et vide la nuée.

Ce Chevalier de la Croix rouge est seul resté
Des guerriers qu'abritait sous sa large bannière
L'Empereur qui dompta le Lombard révolté.

Or, César a donné sa bataille dernière;
Le grand Germain, faucheur des générations,
Un soir, a disparu dans l'antique rivière.

Sa gloire, sa puissance et ses ambitions
Gisent lugubrement sous cette eau glaciale
Qui recèle à jamais le Roi des nations.

On n'a point retrouvé sa chair impériale;
Et ses margraves, loin du sinistre Orient,
Pleins de hâte, ont mené leur fuite déloyale.

Quelques-uns, d'un rang moindre et d'un cœur plus croyant,
Devant Ptolémaïs, qu'ils nomment Saint-Jean d'Acree,
Ont joint Plantagenet, l'Angevin effrayant.

Le Roi fauve a pris Chypre au vol de sa polacre,
Et, frayant son chemin vers les Murs bienheureux,
Traque, là-bas, les Turks qu'il assiège et massacre.

Pour Magnus, dédaignant le retour désastreux
Ou le Saint-Temple, il va conquérir, par le monde,
Quelque royaume, ainsi qu'ont fait les anciens preux.

Il pousse aveuglément sa course vagabonde,
Sans vergogne, sans peur de plus rudes combats.
Si Dieu ne l'aide point, que Satan le seconde!

Qu'il jouisse de tout ce qu'on rêve ici-bas,
Richesse en plein soleil et volupté dans l'ombre,
Et que Mahom l'accueille en ses joyeux sabbats!

Il est brave, il est jeune et fort. Qui sait le nombre
De ses jours triomphants? Son désir satisfait,
Il se repentira quand viendra l'âge sombre.

N'est-il plus cleric rapace ou vil moine, en effet,
Qui, pour quelques sous d'or, ne puisse, sans scandale,
Absoudre du péché non moins que du forfait?

Il vouera, s'il le faut, sa terre féodale
Au Saint-Siège, et le noir donjon vermiculé
Où les os des aïeux blanchissent sous la dalle.

Une châsse d'argent massif et constellé
D'émeraudes, avec dix chandeliers d'or vierge,
Le rendront net et tel qu'un Ange immaculé.

Par Dieu! maint Empereur, que l'eau bénite asperge,
A fait pis, et mourut en paix, qui, sur l'autel,
Le nimbe aux tempes, siège à lueur du cierge.

Qu'il soit ou non vendu, le Mot sacramental
Suffit, lie et délie; et l'unique blasphème
Est de nier qu'un mot lave un péché mortel.

Voici la roche fauve au désert embusquée,
Et l'eau vive. Tous deux s'abreuvent à longs traits.
Magnus se couche et dort, la tête décasquée.

Sous l'ombre que midi crible en vain de ses rais,
L'étalon dessanglé, dont le ventre bat d'aise,
Libre du lourd chanfrein, broute le gazon frais.

Ils reposent ainsi, sauvés de la fournaise.
Le temps passe. Dans la pourpre de l'Occident
Le soleil plonge enfin, tel qu'une immense braise.

Et, brusquement, la nuit succède au jour ardent.
Le désert allégé soupire. Est-ce l'hyène
Et le chacal qui font, là-bas, ce bruit grondant?

Quel est ce tourbillon spectral qui se déchaîne?
Certes, ce ne sont pas chameaux et chameliers
Pérégrinant, selon la coutume ancienne.

Non ! c'est un sombre vol de cinq cents cavaliers,
Pirates du désert, vivant Sémoûn qui rôde,
Jour et nuit, à travers les sables familiers.

L'œil et l'oreille au guet, ils s'en vont en maraude ;
L'yatagan sans gaine au flanc et lance en main.
Ils viennent, soulevant la poussière encor chaude.

Sinistres, haillonneux, et n'ayant rien d'humain,
Tout leur est bon, chrétiens, croyants, hommes et bêtes,
Forteresse ou couvent qui barre leur chemin.

Qu'on les garde un peu mieux, ou qu'en somme on les venge!
Ainsi, de jour en jour, au cœur de l'Apostat
L'oubli des vains remords amoncelle sa fange.

Or, le Diable l'entraîne au suprême attentat.

III

C'est un ancien moutier de Nonnes, qu'en l'Année
Mil et cent, le royal Godefroy dédia
A la Mère de Dieu, d'étoiles couronnée.

Sur cet âpre coteau du Carmel, où pria,
Jadis, Élie, au temps des terribles merveilles,
Le char miraculeux du Voyant flamboya.

Le moutier dresse là ses murailles pareilles
A de blanches parois de tombe, d'où le chœur
Des vierges chante et monte aux divines Oreilles.

Salah-Ed-din, le grand Soudan au noble cœur,
Respecta ce retrait des humbles infidèles,
Et, vivant, l'abrita de son sabre vainqueur.

Mais il est mort, et nul ne s'inquiète d'elles,
Hors la Mère céleste et les Esprits de Dieu
Qui, sans doute, d'en haut, les couvrent de leurs ailes.

Amen ! Car un démon rôde autour du saint lieu.
N'ayant aucun souci de la Vierge ou des Anges,
Il aiguise son fer, il attise son feu.

Donc, cent Nonnes, chantant les pieuses louanges,
Vivent là, sous la règle austère du Carmel,
Aussi pures que les nouveau-nés dans leurs langes.

Loin de l'orage humain, loin du monde charnel,
Coulant leurs chastes jours dont le terme est si proche,
Elles ont l'avant-goût du repos éternel.

Plus jeune que ses sœurs, comme elles sans reproche
L'Abbesse Alix commande au Saint-Carmel, étant
Du sang de Bohémond, le prince d'Antioche.

Hier, elle a délaissé, pour le Ciel qui l'attend,
Palais, richesse, orgueil de sa haute lignée,
Et, très belle, l'amour, mensonge d'un instant.

L'aube du Jour sans fin dont son âme est baignée
Nimbe son front tranquille, et ses pieds radieux
Semblent avoir quitté notre ombre dédaignée.

Mais le courage et la fierté de ses aïeux
Couvent au fond du cœur de la Recluse austère ;
Ils luisent par instants dans la paix de ses yeux.

Ainsi, bien au-dessus des vains bruits de la terre,
Dans l'adoration, la prière et l'espoir,
S'élève sur le roc le moutier solitaire.

Vois ! c'est la salle antique où mourut ton aïeul !
Écoute ! c'est le vent dans la tour écroulée
Où le hibou hulule, et qu'il habite seul.

C'est le Rhin qui murmure et fuit dans la vallée,
Sous le roc d'où, jadis, vers la tombe d'un Dieu,
Comme l'aigle au matin, tu pris ton envolée.

Par où, comment, Vieillard, revins-tu dans ce lieu ?
Tu ne sais, si ce n'est que ta chair est vivante.
Tes démons familiers ont accompli ton vœu !

Ici, tels qu'autrefois sur la face mouvante
Du désert, ils sont là, tous quatre, le Chien noir
Et les trois Sarrasins, ta secrète épouvante.

Oh ! s'arracher les yeux pour ne plus les revoir !
S'engloutir dans la nuit solitaire et profonde,
Dans l'oubli de la vie et de son désespoir !

Pareil à Laquedem qui marche et vagabonde,
Sans but et sans repos, et toujours haletant,
Faut-il attendre autant que durera le monde ?

Où sont-ils, pour bénir l'irrémissible instant,
Tous ces moines, ces vils mâcheurs de patenôtres,
Gorgés par tes aïeux de tant de biens pourtant ?

Te voyant misérable et seul, les bons apôtres
Ne donnent rien pour rien, et savent, tour à tour,
Damner les uns pour mieux vendre le Ciel aux autres.

Car tes crimes n'ont point tué ta foi chrétienne,
Et, pour braver le Dieu terrible que tu crois,
Tu n'as que ton orgueil tétu qui te soutienne.

O malheureux ! l'Enfer entr'ouvre ses parois !
Donne à Jésus trahi ta minute suprême,
Pousse un cri de détresse au Rédempteur en croix !

Sinon, meurs, renégat, qui te mens à toi-même,
Que ma pitié veilla tant de nuits et de jours,
Mettant une épouvante après chaque blasphème !

Mais, avant de tomber au Gouffre, et pour toujours,
Vois ces noirs Sarrasins, ces compagnons funèbres,
Debout contre ton mur, roides, muets et sourds.

Ce sont les trois Démons qui hantent tes ténèbres. —
Et Magnus obéit, et les regarde, et sent
Comme un frisson d'horreur le long de ses vertèbres.

Un d'eux rampe vers lui, sordide et grimaçant,
L'œil chassieux, ayant dix griffes qu'il hérissé,
Et se rongant la chair des bras en gémissant :

— Reconnais-moi, Magnus ! Je suis ton Avarice !
Si l'eau de l'océan était de l'or fondu,
Je boirais l'océan jusqu'à ce qu'il tarisse !

Viens ! nous boirons cet or bouillant qui nous est dû !—
L'autre Démon, armé d'un fer visqueux qui fume,
Y lèche un sang humain fraîchement répandu :

—Non ! dit Magnus. Pourquoi Dieu m'a-t-il forgé l'âme
De façon qu'elle rompe et ne puisse ployer ?
Puisqu'il l'a faite ainsi, qu'il en porte le blâme ! —

Il dit cela ! La gueule immense du foyer
S'embrase, plus béante, et, plus rouge, flamboie ;
Et les souches de chêne y semblent tournoyer.

Une Griffes en jaillit, avide de sa proie,
Saisit l'homme à la gorge irrésistiblement,
Et rentre, au rire affreux de l'inférieure Joie.

Le roc tremble. La foudre, en un rugissement,
Eclate. Le donjon, comme une nef qui sombre,
Tressaille, se lézarde, et croule tout fumant.

Et c'est pourquoi, depuis, après des ans sans nombre,
Quand souffle, aux nuits d'hiver, l'ouragan furieux,
On voit, sur le rocher où git l'ancien décombre,

Errer un grand Chien noir qui hurle aux mornes cieus.





Le frais matin dorait

LE frais matin dorait de sa clarté première
La cime des bambous et des géroffiers.
Oh ! les mille chansons des oiseaux familiers
Palpitant dans l'air rose et buvant la lumière !

Comme lui tu brillais, ô ma douce lumière,
Et tu chantais comme eux vers les cieus familiers !
A l'ombre des letchis et des géroffiers,
C'était toi que mon cœur contemplant la première.

Telle, au Jardin céleste, à l'aurore première,
La jeune Ève, sous les divins géroffiers,
Toute pareille encore aux anges familiers,
De ses yeux innocents répandait la lumière.

Harmonie et parfum, charme, grâce, lumière,
Toi, vers qui s'envolaient mes songes familiers,
Rayon d'or effleurant les hauts gérofliers,
O lys, qui m'as versé mon ivresse première !

La Vierge aux pâles mains t'a prise la première,
Chère âme ! Et j'ai vécu loin des gérofliers,
Loin des sentiers charmants à tes pas familiers,
Et loin du ciel natal où fleurit ta lumière.

Des siècles ont passé, dans l'ombre ou la lumière,
Et je revois toujours mes astres familiers,
Les beaux yeux qu'autrefois, sous nos gérofliers,
Le frais matin dorait de sa clarté première !



L'ardente vision qui hante ses prunelles
Lui dérobe la terre et l'emporte au delà,
Dans les bois où l'esprit des Sachems s'envola
Et dans la volupté des chasses éternelles.
Viennent panthères, loups et couguars, le voilà !

Et l'antique forêt qui rêve, où rien ne bouge,
Semble à jamais inerte, ainsi que maintenant,
Sauf la molle vapeur qui va tourbillonnant
Hors du long calumet de cette Idole rouge
Et monte vers la paix de midi rayonnant.



Les Iles d'autrefois hérissaient de leurs cimes
Le gouffre monstrueux des océans taris,
Où s'étaient desséchés la fange et les débris
Des siècles engloutis au fond des vieux abîmes.

Funéraire flambeau d'un sépulcre muet,
Le soleil épuisé, pendu dans le ciel blême,
Baignait lugubrement de sa lueur suprême
L'immense solitude où rien ne remuait.

Et j'errais en esprit, Ombre qui rôde et passe,
Sans regrets, sans désirs, au hasard emporté,
Reste de l'éphémère et vaine humanité
Dont un souffle a vanné la cendre dans l'espace.

Et je vis, au plus haut d'un mont, silencieux,
Impassible, plus froid que la neige éternelle,
Un Spectre qui couvait d'une inerte prunelle
L'univers mort couché sous le désert des cieux.

Majestueux et beau, ce spectre, auguste image
Des Rois olympiens, enfants des siècles d'or,
Se dressait, tel qu'au temps où l'Homme heureux encor
Saluait leurs autels d'un libre et fier hommage.

Mais l'Arc, d'où jaillissaient les désirs créateurs,
Gisait parmi les blocs de neige, avec les Ailes
Qui portaient vos baisers, ô blanches Immortelles,
De la bouche des Dieux aux lèvres des pasteurs!

Mais le front n'avait plus ses roses de lumière,
Mais rien ne battait plus dans le sein adoré
Qui versait sur le monde à son matin sacré
Tes flots brûlants et doux, ô Volupté première!

Et le charme et l'horreur, le souvenir amer
Des pleurs sanglants après les heures de délice,
Tous les enivrements du céleste supplice
Me repirent au cœur d'une étreinte de fer.

Et je connus, glacé sur la terre inféconde,
Que c'était là, rigide, endormi sans retour,
Le dernier, le plus cher des Dieux, l'antique Amour,
Par qui tout vit, sans qui tout meurt, l'Homme et le monde.





Le Secret de la vie

LE secret de la vie est dans les tombes closes :
Ce qui n'est plus n'est tel que pour avoir été ;
Et le néant final des êtres et des choses
Est l'unique raison de leur réalité.

O vieille Illusion, la première des causes !
Pourquoi nous éveiller de notre éternité,
Si, toi-même n'étant que leurre et vanité,
Le secret de la vie est dans les tombes closes ?

Hommes, bêtes et Dieux et monde illimité,
Tout cela jaillit, meurt de tes métamorphoses.
Dans les siècles, que tu fais naître et décomposes,
Ce qui n'est plus n'est tel que pour avoir été.

A travers tous les temps, splendides ou moroses,
L'esprit, rapide éclair, en leur vol emporté,
Conçoit fatalement sa propre inanité
Et le néant final des êtres et des choses.

Oui ! sans toi, qui n'es rien, rien n'aurait existé :
Amour, crimes, vertus, les poisons ni les roses.
Le rêve évanoui de tes œuvres écloses
Est l'unique raison de leur réalité.

Ne reste pas inerte au seuil des portes closes,
Homme ! Sache mourir afin d'avoir été ;
Et, hors du tourbillon mystérieux des choses,
Cherche au fond de la tombe, en sa réalité,
Le secret de la vie.



Don Simuel Lévi se ronge l'âme, et sue
De peur. Ses biens saisis, sa maison mise à sac,
Et lui, sous le couteau, voilà ! Donc, point d'issue.
Il n'a plus de recours qu'en toi, Dieu d'Isaac !

Entre temps, échappé des sanglantes tueries,
L'émir Abou-Sayd, à travers la sierra,
Suivi de mulets lourds d'or et de pierreries,
Vaincu, détrôné, fuit Grenade et le Hammrâ.

Si don Pedro l'accueille, et consent, et s'oblige
A lui rendre ce peu de l'Empire ancien,
Abou-Sayd sera, par un hommage lige,
Le dévoué vassal de Castille et le sien.

Dix mille cavaliers des tribus Almohades
Passeront le détroit à son commandement,
Sobres, braves, rompus aux prompts algarades,
Et serviront le Roi chrétien fidèlement.

De plus, puisque le fer et la flamme font rage
Aux frontières, en foi de sa haute amitié,
Que sa Grâce, des biens arrachés au naufrage
Comme un don de respect reçoive la moitié.

Abou-Sayd en prend à témoin le Prophète.
Se fiant par surcroît au sauf-conduit royal,
Il est venu, devant que la chose soit faite,
Se mettre entre les mains d'un chevalier loyal.

Le Roi dit : — C'est au mieux. Nous agréons tes offres,
Émyr ! Nous te rendrons ton trône sans délais.
J'en jure Dieu ! Donc, toi, tes compagnons, tes coffres,
Entrez. Ma ville est vôtre, et vôtre mon palais. —

Don Simuel Lévi, sachant l'âme du Maître,
Est tout rasséréiné de connaître ceci.
Pour le rapace Roi de Castille, promettre
N'est pas tenir. Le Juif, très humble, parle ainsi :

—C'est tout un monceau d'or que Votre Grâce héberge!
Tuez l'homme et prenez le trésor en entier,
Sire ! — Le Roi sourit : — Par Saint-Jacque et la Vierge !
Maître Juif, le conseil est d'un bon argentier.

Au fait, tenir parole à de tels païens, qu'est-ce,
Sinon trahir l'Église et les Saints mes patrons ?
Donc, Simuel, s'il est quelque coin dans ma caisse
Qui soit vide, n'en prends souci : nous l'emplirons ! —

Au lever du soleil, Séville, haut perchée
Sur les murailles, sur les arbres, sur les toits,
Contemple la grand'lice où font leur chevauchée
De joutes et de jeux les chevaliers courtois.

Contre autant de poteaux plantés de place en place,
Abou-Sayd et ses compagnons, bras et flancs
Liés de chanvre, aux cris vils de la populace,
Immobiles, sont là, nus et déjà sanglants.



Le Romance de Don Fadrique

ENCHEMISÉ d'acier du col à la cheville,
Et le long manteau blanc de l'Ordre par dessus,
Avec dix chevaliers d'un sang très noble issus,
Don Fadrique s'en vient de Coïmbre à Séville.

Le jeune Maître, né de Dona Léonor,
Sur sa mule à grelots précède l'équipée,
En silence et songeur, laissant pendre l'épée
Contre ses pieds maillés et ses éperons d'or.

Don Pedro l'a mandé par lettre expresse et brève,
Pour qu'il le vienne joindre en hâte au Vieux-Palais,
Vu que la chose est grave et ne veut nuls délais,
Le Maure, en algarade, ayant rompu la trêve.

S'il est vrai, tout est bien. Mais voici, d'autre part,
Que son dogue, très doux et très joyeux naguère,
A mordu les naseaux de son cheval de guerre,
Et hurlé de façon lamentable au départ.

Le présage est mauvais, sans conteste, et mérite
Qu'on y songe. De plus, au gué du fleuve, un soir,
En se courbant sur l'eau sombre, il a laissé choir,
Hors la gaine, et perdu sa dague favorite.

En sus, le Roi son frère est dangereux aux siens :
Sa merci n'est pas franche et sa haine est tenace ;
Rarement il oublie et jamais ne menace,
D'autant plus rancunier que les torts sont anciens.

Lui, Fadrique, pourtant, n'a-t-il point, pour son compte
Depuis lors, et fidèle au pardon octroyé,
Suivi de l'Ordre entier, bravement guerroyé
Contre le Grenadin, l'Aragon et le Comte ?

Sa conscience est nette, et, Saint Jacques aidant,
Qu'est-ce que le danger ? Rien, pour qui le méprise.
Sans doute Don Pedro le requiert sans trahison.
Le Maître songe ainsi, soucieux cependant.

De la plaine au coteau, durant douze journées,
Sous les chênes touffus, par les sentiers pierreux,
Avec ses chevaliers qui devisent entre eux,
Il fait sa route, allant où vont ses destinées.

Au treizième midi, dans l'air chaud de parfums,
Apparaissent les tours, la cathédrale neuve,
Les mâts banderolés hérissant le grand fleuve
Et le vieil Alcazar des Khalyfes défunts.

Sous la poterne basse à voussure de brique,
Un clerc tonsuré sort de l'ombre brusquement,
Saisit la mule au mors d'un geste véhément,
Et dit : — Par tous les Saints, retournez, Don Fadrique !

Sire Maître, pour Dieu ! n'allez pas plus avant !
Mieux vaudrait traquer, nu, le loup dans son repaire.
— Qu'est-ce à dire ? Quittez le mors, quittez, bon Père.
— Si Votre Grâce y va, n'en sortirez vivant !

— Ce serait chose lâche et guet-apens insigne ;
Le Roi mon frère est juste, et non point si mauvais.
Il m'aime, il me convie en sa ville, et j'y vais. —
Cela dit, le chien hurle et le prêtre se signe.

Don Fadrique descend dans la grand'Cour d'honneur.
On verrouille la porte afin que nul n'en sorte ;
Et le chef des massiers vient, et dit de la sorte :
— Notre Sire le Roi vous mande seul, Seigneur.

— Pero Lopez, laissez entrer mes Riches-hommes ;
Ce sont bons chevaliers fidèles et prudents.
— Ils logeront dehors, et vous, Maître, au dedans.
Le mieux est d'obéir au Roi, tant que nous sommes.

— Jésus! Ne puis-je au moins confesser mes péchés?
Faites venir un clerc tonsuré qui m'envoie
Au Paradis, après ma douloureuse voie.
— Confessez-vous à Dieu, Madame, et dépêchez!

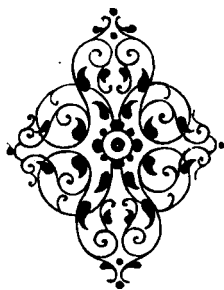
— O douce France! ô cher pays où je suis née!
Jamais plus, ô beau ciel, ne te verront mes yeux!
O royale Maison des princes mes aïeux,
Dès mon aube pourquoi t'avoir abandonnée?

Que t'ai-je fait, Castille? et d'où vient mon malheur
Que mes seize ans n'ont pu t'attendrir et te plaire?
Mais, hélas! par un vent de haine et de colère
Ma rapide jeunesse est fauchée en sa fleur!

Pourtant, je n'ai failli d'acte ni de pensée
Envers ce Roi cruel qui me veut tant de mal.
Épouse, et vierge encor, comme au jour baptismal,
O Jésus! je descends dans la terre glacée.

Et vous, Rayons vivants de l'éternel Flambeau,
Anges du Paradis, qui brûlez de saints zèles,
Dans la paix et l'amour emportez sur vos ailes
Mon âme immaculée au sortir du tombeau!

Maintenant, Dieu m'assiste! Achève ma misère,
Ami! Je te pardonne, ainsi que je le dois. —
Alors, le meurtrier féroce, des dix doigts
Prend le col délicat, frêle et doux, et le serre.



LES ÉRINNYES





LES ÉRINNYES

PREMIÈRE PARTIE

Klytaimnestra

Le portique extérieur du vieux palais de Pélos. Architecture massive. Colonnes coniques, trapues et sans base. Au fond, Argos, entre les colonnes. La scène est sombre. Les Érinyes, grandes, blêmes, décharnées, vêtues de longues robes blanches, les cheveux épars sur la face et sur le dos, vont et viennent. Le jour se lève. Toutes disparaissent.

Les vieillards Argiens, appuyés sur de hautes crosses, entrent par le fond, et se séparent en deux demi-chœurs,

Que, sous la pluie et sous les astres éclatants,
Mes yeux ont tant de fois cherchée, et si longtemps !
Patrie ! ils ont mordu, les mâles de ta race,
La gorge Phrygienne avec l'airain vorace ;
Ils ont déraciné la muraille et la tour !
Et voici resplendir l'aurore du retour !

TALTHYBIOS.

Insensé, qu'as-tu dit, et quel songe t'égare ?
Va ! la cendre du Chef git sur le sol barbare ;
Aucun ne reviendra, de ceux que nous aimons.

EURYBATÈS.

C'est un feu de berger au faite noir des monts,
Ou quelque rouge éclair du Kronide.

LE VEILLEUR.

Non, certes !

J'étais debout, veillant, les paupières ouvertes.
Non ! Le dernier bûcher, le plus haut, pousse encor
A travers la nuée un long tourbillon d'or ;
C'est le signal jailli d'Ilios enflammée.
Je l'atteste ! Ilios est aux mains de l'armée,
Et le Maître, le Roi des hommes, est vainqueur !

III

LES PRÉCÉDENTS, KLYTAIMNESTRA.

KLYTAIMNESTRA. — *Elle entre, suivie de ses femmes.*
— *Elle fait un geste. — Le Veilleur sort.*

Il a dit vrai. Vieillards, la joie est dans mon cœur.
Comme un torrent d'hiver qui déborde les plaines,
Les Dieux ont déchainé la fureur des Hellènes.
La lance au poing, la haine aux yeux, l'injure aux dents,
Sur les temples massifs, sur les palais ardents
Que l'incendie avec mille langues hérisse,
J'entends tourbillonner Pallas dévastatrice,
Et la foule mugir et choir par grands monceaux,
Et les mères hurler d'horreur, quand les berceaux,
Du haut des toits fumants écrasés sur les pierres,
Trémpent d'un sang plus frais les sandales guerrières.
Ah! la victoire est douce, et la vengeance aussi!
Rendez grâce aux Dieux, vieillards, de tout ceci.
Que de fois ils m'ont prise au filet des vains rêves!
Mais il faut bien payer nos prospérités brèves,
Et c'est peu que dix ans d'attente et de désir,
Quand le prix en est proche, et qu'on va le saisir.
Oui! Le Maître, l'Époux, le Roi des nefes solides,
Revient au noir palais des héros Tantalides,
Et, comme il sied sans doute, il m'y rencontrera!

TALTHYBIOS.

Femme du Chef absent, Reine Klytaimnestra,
Qui commandes la sainte Argos chère aux Daimones,
Certes, nous l'avouons, tes paroles sont bonnes,
Mais l'Espérance est jeune, et nous sommes très vieux !

EURYBATÈS.

L'ineffable avenir est dans la main des Dieux.
Souvent l'essaim léger des visions joyeuses
Illumine la paix des nuits silencieuses.
Crains l'aube inévitable, ô Reine, et le réveil !

KLYTAIMNESTRA.

Suis-je un enfant qui pleure ou rit dans le sommeil ?
Soit ! Il suffit : j'ai vu pour vos vieilles prunelles.
Chantez aux Bienheureux les hymnes solennelles,
Car la flamme infailible a parlé hautement,
Et les nefs ont fendu Poseidôn écumant,
Et l'éperon d'airain s'enfonce dans le sable.
Il approche, le Chef sacré, l'irréprochable
Porte-sceptre, à qui Zeus accorde le retour,
Mais non pas, ô vieillards, de voir, vivante au jour,
Cette jeune victime aisément égorgée
Dont le sang pur coula pour qu'Hellas fût vengée,
Cette première fleur éclore sous mes yeux
Comme un gage adoré de la bonté des Dieux,
Et que, dans le transport de ma joie infinie,
Mes lèvres et mon cœur nommaient Iphigénie !
Ce qui dut être fait est fait. C'est bien. L'oubli

Cette pourpre qui mène aux palais des aïeux !

*Les femmes de Klytaïmnestra étendent des tapis
de pourpre devant Agamemnon,*

AGAMEMNÓN.

Je te salue, Argos, de lumière fleurie !
Salut, temples, foyers, peuple de la patrie !
Et vous qui de l'opprobre et de l'iniquité
Avez gardé mon toit depuis longtemps quitté,
Zeus ! Hermès ! Apollón, Prince aux flèches rapides !
Je vous salue, amis divins des Atréides,
Qui dans l'épais filet patiemment tendu
Avez amoncelé tout un peuple éperdu,
Et qui faites encore, au milieu des nuits sombres,
La tempête du feu gronder sur ses décombres !
Pour toi, femme ! ta bouche a parlé sans raison :
J'entrerai simplement dans la haute maison ;
Je veux être honoré, non comme un Dieu, non comme
Un Roi barbare enflé d'orgueil, mais tel qu'un homme ;
Sachant trop que l'Envie aux regards irrités
Rôde dans l'ombre autour de nos félicités.
Il convient d'être sage et maître de soi, femme !

KLYTAIMNESTRA.

Chère tête, consens ! J'ai ce désir dans l'âme.
Puisque les jours mauvais ne sont plus, il m'est doux
D'honorer hautement et le maître et l'Époux
Et le vengeur d'Hellas. Roi des hommes, sans doute
Cette pourpre t'est due, et plaît aux Dieux.

Les taureaux, couronnés des saintes bandelettes,
 Vont mugir, en tirant leurs langues violettes;
 L'orge se mêle au sel, le miel au vin pourpré;
 Le parfum brûle et fume, et le couteau sacré
 Près des vases d'argent reluit hors de la gaine.

Kassandra reste immobile.

Cette femme en démence a les yeux pleins de haine
 D'une bête sauvage et haletante encor.
 Va! Nous te forgerons un frein d'ivoire et d'or,
 Fille des Rois! un frein qui convienne à ta bouche,
 Et que tu souilleras d'une écume farouche!

Elle entre dans le palais, suivie de ses femmes.

Kassandra est restée immobile.

VII

TALTHYBIOS, EURYBATÈS,
 LE CHŒUR DES VIEILLARDS, KASANDRA.

TALTHYBIOS.

Le langage d'Hellas ne t'est-il point connu?

KASANDRA.

Dieux! Dieux! La coupe est pleine, et mon jour est venu!

EURYBATÈS.

Malheureuse! Pourquoi gémis-tu de la sorte?

KASANDRA.

Que ne suis-je égorgée, ô Dieux, et déjà morte!
L'irrévocable Hadès m'appelle par mon nom.
Où suis-je?

TALTHYBIOS.

Sous le toit royal d'Agamemnôn.

KASANDRA.

O demeure! de l'homme et des Dieux détestée!
Dans quel antre inondé de sang m'as-tu jetée,
Cher Apollôn?

EURYBATÈS.

Elle a, certes, le flair d'un chien!

TALTHYBIOS.

On dirait qu'elle sent l'odeur d'un meurtre ancien,
Ou qu'un souffle augural offense ses narines.

KASANDRA.

Que la sombre maison penche et croule en ruines!

EURYBATÈS.

Pourquoi la maudis-tu si désespérément?

KASANDRA.

Arrête! En vérité, c'est un égorgement
Monstrueux, et le brave est dompté comme un lâche.
Hâtez-vous! Écartez le taureau de la vache!
Ah! ah! le voile épais l'enserme de plis lourds;
Elle frappe, il mugit, elle frappe toujours;
La fureur de ses yeux jaillit comme une flamme,
L'odieuse femelle! Et le mâle rend l'âme!

TALTHYBIOS.

Quel meurtre lamentable annonce-t-elle ainsi?

KASANDRA.

Cher Dieu, pour y mourir, tu m'as trainée ici!

EURYBATÈS.

Maintenant, elle pleure et gémit sur soi-même.
Un Dieu, dis-tu! Lequel?

KASANDRA.

L'Archer divin qui m'aime!

TALTHYBIOS.

Il t'aime, et te poursuit de sa haine! Comment?

KASANDRA.

Ah! j'ai trompé son âme et trahi le serment;
Et c'est la source, hélas! de mes longues tortures.

TALTHYBIOS.

Quel homme peut se dire heureux sous les nuées?

EURYBATÈS.

Comme les grandes eaux qui s'en vont reflucées
Et semblent disparaître à l'horizon dormant,
Les biens qu'on croit saisir reculent brusquement.

TALTHYBIOS.

Nul ne peut retenir de ses mains inhabiles
Le tourbillon léger des phalènes mobiles.

EURYBATÈS.

Et nul aussi ne peut arrêter dans son cours
Le torrent déchainé des lamentables jours!

AGAMEMNÓN, *dans le palais.*

A moi! je suis frappé mortellement. Infâme!
A moi!

TALTHYBIOS.

Grands Dieux! quel cri funèbre!

AGAMEMNÓN.

Arrête, femme!

Je meurs.

Qui dira si, jamais, les Dieux mêmes ont su
De quelle haine immense, encore inassouvie,
Je haïssais cet homme, opprobre de ma vie!
Trois fois je l'ai frappé comme un bœuf mugissant,
Et, trois fois, le flot tiède et rapide du sang
A jailli sur ma robe, ineffable rosée!
Et plus douce à mon cœur qu'à la terre épuisée
Ta fraîche pluie, ô Zeus, après un jour d'été!

TALTHYBIOS.

J'admire ton audace, et reste épouvanté.

KLYTAIMNESTRA.

Je l'atteste, louez ou blâmez, que m'importe!
J'ai frappé sûrement, vieillards! la bête est morte.

EURYBATÈS.

O femme, quel poison du noir Hadès venu,
Quel fruit maudit poussé hors d'un sol âpre et nu,
Ont corrodé ta bouche et ton sang? Quelle rage
A soufflé dans ton cœur ce monstrueux courage
D'égorger ton époux de ces mains que voilà?
Et qu'as-tu fait aux Dieux pour avoir fait cela?

KLYTAIMNESTRA.

Mes mains ont accompli l'action que j'ai dite.
Elle est bonne! et je m'en glorifie.

Non ! Que nul d'entre vous ne songe à le coucher
Sur la pourpre funèbre, au sommet du bûcher !
Point de libations, ni de larmes pieuses !
Qu'on jette ces deux corps aux bêtes furieuses,
Aux aigles que l'odeur conduit des monts lointains,
Aux chiens accoutumés à de moins vils festins !
Oui ! je le veux ainsi : que rien ne les sépare,
Le dompteur d'Ilios et la femme Barbare,
Elle, la prophétesse, et lui, l'amant royal,
Et que le sol fangeux soit leur lit nuptial !

EURYBATÈS.

Tu l'as tuée aussi !

KLYTAIMNESTRA.

Penses-tu que j'hésite ?
J'ai tranché le blé mûr et l'herbe parasite.
Quant à ses compagnons, complices ou témoins
De son crime, ils sont morts. Mais de plus nobles soins
Que la vaine terreur d'une foule insensée,
Désormais, ô vieillards, agitent ma pensée.
Allez ! dites au peuple assemblé tout entier
Que le sceptre est aux mains d'un vaillant héritier,
Du fils de Thyestès, que j'aime !

TALTHYBIOS.

O Dieux ! ô Terre !
Nous, vivre sous les pieds de ce lâche adultère ?





DEUXIÈME PARTIE

Orestès

A gauche, le palais de Pélops. A droite, arbres et rochers.

Au fond de la scène, un tertre nu, et, au delà, la plaine d'Argos.

Les Khoéphores, portant les coupes des libations et les guirlandes funéraires, sortent du palais, et se rangent en deux demi-chœurs de chaque côté du tertre.

I

KALLIRHOË, ISMÉNA,
LE CHŒUR DES KHOËPHORES.

KALLIRHOË.

Femmes, sur ce tombeau cher aux peuples Hellènes,

Feuillages qui m'avez abrité de vos ombres,
 Terre de la patrie, ô sol trois fois sacré,
 Parlez tous! Soyez tous témoins que je dis vrai,
 Qu'Orestès est vivant, et que je suis cet homme!

ÉLEKTRA.

Oui, c'est toi, douce tête! Oui, tout mon cœur te nomme!
 O rêve de mes nuits, cher désir de mes jours,
 Que je n'attendais plus, que j'espérais toujours!
 Oui, je te reconnais, ô mon unique envie!
 Mon âme en te voyant se reprend à la vie,
 Ami longtemps pleuré! Tu dis vrai, je te crois:
 Tous mes maux sont finis. Tu seras à la fois
 Mon père qui n'est plus, ma sœur des Dieux trahie,
 Et cette mère, hélas! de qui je suis haïe.
 Viens, et, me consolant de tous ceux que j'aimais,
 O mon frère, sois-moi fidèle pour jamais!

ORESTÈS.

Rien ne brisera plus cet amour qui nous lie:
 Que l'Hadès m'engloutisse avant que je t'oublie!

ÉLEKTRA.

Mais du fond de l'exil, ami, dis-moi, quel Dieu,
 Quel oracle te pousse en ce sinistre lieu?
 Le sais-tu? C'est ici qu'un homme lâche et sombre
 Se repait de nos pleurs et de nos biens sans nombre,
 De l'Épouse perfide et d'un peuple opprimé!

Et chaque crime engendre un plus sombre forfait.
 Qu'importe la clémence à la Justice auguste?
 Venge ton père, ami! car cela seul est juste.

ÉLEKTRA.

Une vague terreur fait trembler mes genoux!
 Du fond de ce tombeau, mon père, inspire-nous!

ORESTÈS.

L'Infaillible a pesé ceux-ci dans sa balance.
 Ce qui sera, sera. Tout est dit.

*Klytaïmnestra paraît sous le portique. Orestès
 l'aperçoit.*

Ah! Silence!

Quelqu'un vient. Dis-moi, sœur! cette femme qui sort
 Du palais, grande et blanche, et pareille à la Mort,
 Quelle est-elle? Quel est son nom? Toi qui m'es chère,
 Réponds-moi. Tout mon cœur a frémi.

ÉLEKTRA.

C'est ta mère!

IV

LES PRÉCÉDENTS, KLYTAIMNESTRA.

KLYTAIMNESTRA, à *Elektra*.

Est-ce l'homme?

ÉLEKTRA.

C'est lui.

KLYTAIMNESTRA.

Certes, j'ai vu ces yeux
Dans mes songes ! Cet homme a le front soucieux.
C'est quelque mendiant vagabond, plein de honte
Ou de frayeur. — Approche, Étranger. On raconte
Que tu nous portes un bruit de mort. Est-il vrai ?
Je suis Klytaimnestra. Parle ! je t'entendrai.

ORESTÈS.

Noble femme, il est dur, et sans doute peu sage,
D'apporter brusquement un funèbre message,
Et c'est répondre mal au bienveillant accueil
Que de parler de mort sur les marches du seuil ;
Mais je pense que, si la nouvelle est mauvaise,
Elle est d'un intérêt trop grand pour qu'on la taise.

KLYTAIMNESTRA.

Tu penses prudemment. Rassure tes esprits :
Par quelque autre, plus tard, nous aurions tout appris.
Notre hospitalité ne t'en est pas moins due.

ORESTÈS.

Reine, je cheminai dans la montagne ardue,
En Phocide, et non loin de Daulis. Vers le soir,
Près de moi, sur la route, un homme vint s'asseoir,

Pour toi, pour vous aussi, femmes, sur ce tombeau
 Versez le vin funèbre, apaisez de nouveau
 Par les chants consacrés l'Ombre irritée encore,
 Et rendez à mes nuits le sommeil que j'implore !

Elle rentre dans le palais, suivie d'Orestès.

V

ÉLEKTRA, KALLIRHOË, ISMÈNA,
 LE CHŒUR DES KHOËPHORES.

KALLIRHOË.

Cette femme n'a point reconnu son enfant !

ISMÈNA.

Sans doute il est aimé d'un Dieu qui le défend.
 Aussi bien, il est doux, après les nuits sans nombre,
 De n'entendre plus rien d'invisible dans l'ombre,
 En arrière, et de voir avec des yeux hardis
 L'aube croître et le jour tomber. Je vous le dis :
 Elle croit qu'il est mort, et l'embûche est certaine !

ÉLEKTRA.

Hélas ! toujours l'attente, et l'angoisse, et la haine !
 Après la sombre veille un sombre lendemain,

Et jusques au tombeau toujours l'âpre chemin !
Qu'avons-nous fait, ô Zeus, pour cette destinée ?
Quel crime ai-je commis depuis que je suis née ?
Et mon cher Orestès, où donc est son forfait ?
Nos pères ont failli ; mais nous, qu'avons-nous fait ?
Si pour d'autres il faut que l'innocent pâtisse,
Qu'est-ce que ta puissance, ô Zeus, et ta justice ?

KALLIRHOË.

Fille d'Agamemnon, toi qui parles ainsi,
Dans la sainte Ilios qu'avions-nous fait aussi,
Quand, sur les flots battus par l'aviron rapide,
La fatale Hélène suivit le Priamide ?
Hélas ! l'enfant, la mère, et le père et l'aïeul,
Tout un peuple a payé pour le crime d'un seul !

ÉLEKTRA.

O femmes, il est vrai, grandes sont vos misères.

ISMÈNA.

Exaucez nos désirs et nos larmes sincères :
Sur le seuil qui jadis nous fut hospitalier
Couvrez ces deux enfants de votre bouclier !

ÉLEKTRA.

Ah ! puisque la Justice auguste est son partage,
Rendez à l'héritier son antique héritage,
Chers Dieux !

KALLIRHOË.

Le Maître est mort, que nous avons aimé.
Dieux ! gardez-nous son fils.

ÉLEKTRA.

Inconnu, désarmé,
Il est seul contre tous !

ISMÉNA.

Non ! Dans ce noir repaire
Il entre accompagné du Spectre de son père !

ÉLEKTRA.

O Roi des hommes, viens, grande Ombre ! c'est l'instant.
Précède au bon combat le jeune combattant ;
Habite dans son cœur, roidis sa main virile,
Père ! et ne laisse pas la vengeance stérile
Épargner le voleur du sceptre et du foyer,
Trop impur pour que Zeus songe à le foudroyer !

KALLIRHOË.

Et ta mère, enfant ?

ÉLEKTRA.

Dieux ! Eh bien ! que dis-tu d'elle ?

ISMÈNA.

Rien, sinon que l'Hadès est un gardien fidèle !
*On entend des cris dans le palais. Un serviteur
traverse la scène en courant.*

VI

LES PRÉCÉDENTES, LE SERVITEUR.

LE SERVITEUR.

Au meurtre ! on a tué le Maître ! Accourez tous.
Malheur ! Gardez la Reine, et tirez les verrous !
Hélas ! pour celui-ci la chose est sans remède...
Le fils de Thyestès est mort ! Au meurtre ! à l'aide !
Il sort à droite.

VII

ÉLEKTRA, KALLIRHOË, ISMÈNA,
LE CHŒUR DES KHOËPHORES.

KALLIRHOË.

Ton frère irréprochable a frappé l'homme !

ISMÈNA.

Bien !

Que le jeune héros frappe, et n'épargne rien !

ÉLEKTRA.

O Zeus ! sauve mon frère en ce combat suprême !
Moi, je mourrai, s'il meurt.

KALLIRHOË.

Zeus ! conduis-le toi-même.

ISMÈNA.

Dans son sentier sanglant qu'il aille jusqu'au bout
Il est mort s'il recule et s'il n'achève tout.

On entend de nouveaux cris.

ÉLEKTRA.

Dieux ! la rumeur redouble.

KALLIRHOË.

On crie, on se lamente

Lugubrement.

ISMÈNA.

Ah ! ah ! l'inconsolable amante
Avec de longs sanglots pleure l'amant.

Klytaimnestra, pâle et agitée, paraît sous le portique.

Il avance en parlant ; puis, brusquement, bondit,
 Et plonge un long couteau dans la gorge du Maître !
 Je crie. Un serviteur accourt, pour disparaître
 En hurlant... Et tandis que l'homme furieux
 Redouble, je m'enfuis, les deux mains sur les yeux !
 Pourquoi donc ai-je fui ? Pourquoi me suis-je tue ?

Elle retourne vers le portique en criant.

Hommes, gardes, à moi ! Qu'on saisisse, qu'on tue
 L'Étranger ! Oh ! malheur ! Au meurtre ! au meurtre ! holà !
 Tuez le vagabond tout sanglant !

Orestès sort du portique, le couteau à la main.

IX

KLYTAIMNESTRA, ORESTÈS.

ORESTÈS.

Reste là !

Pas un cri, pas un souffle ! Ah ! ah ! je te tiens, femme !
 L'heure est venue : il faut que je te parle.

KLYTAIMNESTRA.

Infâme

Vagabond, que veux-tu ? Je ne te connais point.
 Lâche ! que t'ai-je fait ?

KLYTAIMNESTRA.

Arrière!

Prends garde à toi, si tu n'écoutes ma prière.
 Crains d'entendre aboyer le troupeau haletant
 Des Spectres de l'Hadès! Mon cher fils, un instant!
 Non! non! tu ne veux pas sans doute que je meure...
 Oh! je voudrais vieillir dans l'antique demeure!

ORESTÈS.

Toi! tu vivrais ici, toi! Qu'en diraient les Dieux,
 Les hommes, la maison, nos enfants, nos aïeux?
 Il faut mourir, il faut que le sort s'accomplisse.
 Viens! je vais te coucher auprès de ton complice
 Qui git là, dans son sang immonde, tel qu'un chien.
 Désormais, comme hier, son lit sera le tien.
 Puisque tu l'as aimé, rejoins qui te réclame,
 Et rentre dans ses bras, afin d'y rendre l'âme!
 Hâte-toi, hâte-toi, femme! si tu ne veux
 Que je te traîne par les pieds ou les cheveux!

KLYTAIMNESTRA.

Dieux! Élektra, ma fille! Encore une fois, grâce,
 Mon fils!

ORESTÈS.

Je suis aveugle et sourd.

KLYTAIMNESTRA.

O monstre! ô race

XI

ORESTÈS, LE CADAVRE DE KLYTAIMNESTRA;
puis, LES ÉRINNYES.

ORESTÈS.

Eh bien ! qu'importe ?

J'ai racheté mon sang, et la vipère est morte.
Elle empoisonnait tout de sa morsure. Elle a
Tué l'homme et vendu l'enfant... Mais la voilà
Tranquille maintenant, et pour jamais, je pense.
Des équitables Dieux j'attends ma récompense !

Il regarde le cadavre.

Qu'elle est grande ! On dirait qu'elle m'écoute... Non !
Je l'ai frappée au cœur, sûrement. L'acte est bon.
Justice est faite. Il faut que tout forfait s'expie.
Ils siégeaient, triomphants, dans leur puissance impie,
Les mains chaudes du meurtre ; ils se disaient, contents :
« Nous avons tout, le trône et le sceptre éclatants,
« Et la vieille maison du roi Pélôps ! nous sommes
« Les Dynastes d'Argos et les pasteurs des hommes ;
« Commandons, aimons-nous, et vivons sans remords. »

Et moi, je viens, je frappe ; et les tyrans sont morts !
 Maintenant, de ceci j'effacerai les traces :
 L'une au bûcher funèbre, et l'autre aux chiens voraces.
 Que le peuple s'empresse à l'Agora ! Demain,
 Le sceptre paternel brillera dans ma main ;
 Parmi les Chefs vaillants je m'assoierai, semblable
 Aux Dieux ; avec le bruit de la mer sur le sable,
 Hellas acclamera mon nom, disant : « C'est bien.
 « Il a vengé son père, et reconquis son bien ! »

Il regarde le cadavre.

Pourquoi ne pas fermer ta sanglante paupière,
 Cadavre ? Que veux-tu ? Va ! mon cœur est de pierre :
 Je ne crains rien, j'ai fait pour le mieux. C'est assez !
 Ne me regarde pas de tes yeux convulsés !
 Je t'ensevelirai, toi, mes maux, et le reste,
 Dans l'oubli, comme il sied d'un souvenir funeste.
 A quoi bon épier mes gestes et mes pas ?
 Regarde dans l'Hadès, ne me regarde pas !

*Il lui ramène sur la face un pan du péplos. —
 Tendant les bras vers le tombeau.*

Et toi qu'ils ont couché sous ce tertre sans gloire,
 Père ! monte à travers la nuit immense et noire,
 Apparais à ton fils qui te venge aujourd'hui !
 Il t'appelle, ô chère Ombre ! Entends-le, viens, dis-lui
 Que devant tous les Dieux du ciel et de l'abîme

L'action qu'il a faite est droite et légitime !

Deux Érinnyes se dressent de chaque côté du tombeau.

Ah ! qu'est-ce que cela ? D'où viennent celles-ci ?
Vieilles femmes, parlez : que faites-vous ici ?

Trois Érinnyes apparaissent autour du cadavre.

Encore ! Par les Dieux ! ces faces de squelettes
Pour mordre ont retroussé leurs lèvres violettes.
Ah ! Monstres, vous grincez des dents affreusement !
Arrière !

Les Érinnyes apparaissent de tous côtés.

En vérité, c'est un fourmillement
De spectres ! et je suis traqué comme une proie !
L'épouvante me prend à la gorge, et la broie !
Non, ce n'est point un songe, et je suis là, debout,
Éveillé ! Malheureux ! c'est cela, je sais tout :
Ce sont Elles, ce sont les Chiennes furieuses
De ma mère !... Pourquoi rester silencieuses ?
A qui me montrez-vous de vos doigts décharnés,
O Louves de l'Hadès ? Je vous attends, venez !
Vous ne vous trompez pas. C'est moi ! je l'ai frappée !
Voyez ce sang. La terre en est toute trempée.
Il m'inonde les pieds, il me brûle les mains.
Mais, quoi ! vous le savez, ô Monstres inhumains,
Elle a tué mon père. Eh bien ! j'ai fait justice :
La voici morte. Que l'abîme l'engloutisse,



TABLE

	Pages
L'Apothéose de Mouça-al-Kébyr	1
La Tête de Kenwarc'h	15
Dans le ciel clair	17
Le Suaire de Mohhâmed-ben-Amer-al-Mançour.	19
L'Astre rouge.	24
La Lampe du Ciel	26
Pantouns Malais	28
> L'Illusion suprême.	36
Villanelle.	40
Sous l'épais Sycomore.	42
Le Talion.	44
Les Roses d'Ispahan	48

	Pages
L'Holocauste	50
La Chasse de l'Aigle	53
← La Résurrection d'Adonis.	57
Les Siècles maudits	59
L'Orbe d'or	61
Le Chapelet des Mavromikhalis.	63
Épiphanie.	66
L'Incantation du Loup	68
Le Parfum impérissable	70
Sacra fames	72
L'Albatros	74
Le Sacre de Paris	76
Si l'Aurore	82
Hiéronymus	85
L'Aboma	102
A un Poète mort.	105
La Bête écarlate	107
Le Lévrier de Magnus.	112
Le frais matin dorait	143
Le Calumet du Sachem	145
Le dernier Dieu.	149
Le Secret de la vie.	152
Les inquiétudes de don Simuel.	154
Le Romance de Don Fadrique	159
Le Romance de Dona Blanca.	164
La Maya.	169
Les Érinnyes	171



